XI

L'UTILISATION DES DOCUMENTS MILITAIRES CHEZ VELLEIUS PATERCULUS

(NOTES A II, 108-109 : HISTOIRE DE MARBOD)

PAR CL. JODRY

Professeur au lycée Voltaire

SOMMAIRE. — *Velleius Paterculus (II, 108-109) nous fournit les renseignements les plus complets que nous possédions sur l'expédition menée par Tibère contre Marbod et interrompue par la révolte pannonienne. Où les a-t-il puisés? Contemporain des événements, il n'a pas participé à la campagne, mais a pu connaître oralement par Tibère le plan d'opérations. Sa source n'est pas les* Res Gestae *ni Aufidius Bassus. G. M. Columba, en 1901, invoquait le discours de Tibère au Sénat (Tacite,* Ann. *II, 63) : cette hypothèse semble devoir être rejetée. Devant la précision des données presque exclusivement techniques présentées par Velleius et le manque de conclusion de son excursus, il faut admettre qu'il en a tiré la matière de documents militaires des archives impériales.*

Position du problème. — Les remarques qui vont suivre s'inscrivent dans un ensemble de recherches entreprises sur l'*Abrégé d'histoire romaine* de Velleius Paterculus. En nous penchant sur le problème des sources éventuellement utilisées par l'historien, il nous est bien vite apparu que l'étude de ses probables modèles littéraires avait été poussée aussi loin qu'il est possible de le faire dans l'état actuel de nos connaissances[1], mais que l'utilisation d'une documentation officielle n'avait point jusqu'ici été sérieusement envisagée. Avancée par Krause dès 1800, contestée par Pernice en 1862, timidement suggérée, mais sans preuve décisive, par Helbing en 1888, elle est pourtant indéniable en ce qui concerne un document capital et éminemment « officiel », les *Res Gestae* d'Auguste. Par ailleurs, deux passages bien connus de l'*Abrégé* velléien (I, 14-15 : tableau des colonies ; II, 38-39 : tableau

1. Rappelons que le texte de l'*Historia Romana* nous est parvenu lacunairement, transmis par un unique manuscrit : découvert en 1515, utilisé par Beatus Rhenanus pour l'édition princeps de 1520, il a été ensuite reperdu et il n'en subsiste qu'une copie de 1516.

des provinces) suggèrent irrésistiblement, par leur présentation même, la consultation de pièces d'archives administratives. Il n'est pas croyable que Velleius se soit borné là et qu'ayant participé aux campagnes de Tibère, ayant connu les autres généraux d'Auguste, lui-même officier supérieur, il n'ait pas, en particulier dans le domaine militaire, songé à se documenter dans les rapports officiels de l'état-major. C'est ce que nous nous proposons de vérifier en prenant pour exemple les chapitres 108-109 du livre II, c'est-à-dire le plan de campagne élaboré par Tibère contre les dangereux empiétements des Marcomans et de Marbod.

Précisons bien notre dessein : ce n'est pas la vie et l'histoire même de Marbod qui nous intéresse ici, mais l'emploi possible par l'écrivain de pièces militaires officielles. Nous n'entendons pas faire de l'histoire romancée (elle a pourtant ses charmes, et Dieu sait si les aventures rocambolesques du prince Marcoman s'y prêteraient), mais tenter sur le texte de l'*Historia Romana* une étude analogue à celle entreprise par notre confrère lyonnais Michel Rambaud sur le *De Bello Gallico* : les résultats importants déjà obtenus par lui sur le Corpus césarien, et qu'il a exposés dans une communication présentée le 7 mai 1949 à la Société des Études latines[1], constituent par avance, puisque ses recherches visent un écrivain de peu antérieur à Velleius et, comme Velleius, à la fois militaire de carrière, s'il en fût, et historien amateur, comme un argument supplémentaire en faveur de la thèse que nous nous proposons de défendre.

I. — Analyse des faits

Analysons tout d'abord objectivement le texte velléien ; nous verrons ensuite à en discuter l'interprétation.

Vue d'ensemble. — Velleius Paterculus vient d'achever la narration des campagnes conduites en 4/5 p. C. par Tibère en Germanie, auxquelles il a participé et qui se terminent, à l'en croire, par une victoire totale : « Nihil erat jam in Germania quod vinci posset, praeter gentem Marcomannorum... » Il va donc consacrer à ce peuple une digression. C'est d'abord un rappel sommaire du passé au chapitre 108 : la migration des Marcomans, qui aban-

1. *Cf. R. É. L.*, XXVII, 1949, p. 41-42.

donnent la région du Main pour s'installer dans la Bohême désertée depuis l'émigration des Boïens (vers 60 a. C.), et la fondation du royaume bohémien de Marbod. En II, 109, 1-2, Velleius analyse les relations du prince avec Rome et les procédés d'une diplomatie assez souple pour lui permettre de renforcer sa position et d'affermir son pouvoir sans grandes difficultés de 9 a. C. à 6 p. C. — Toute la fin du chapitre 109, 2-5, est consacrée aux données militaires de la question marcomanne, et le début du chapitre 110, 1-2, aux commencements d'exécution que reçurent en 6 p. C. les plans de Tibère.

On notera immédiatement que la proportion accordée sur l'ensemble de cet excursus aux éléments proprement militaires est considérable : sur quarante-cinq lignes de texte dans l'édition Ellis (Oxford, 1898), dix-sept sont consacrées au plan de campagne, six à l'expédition commencée, soit au total 50 %.

Les données techniques. — Examinons à présent comment Velleius Paterculus relate les faits dans ce groupe de chapitres.

Comme nous l'indiquions ci-dessus, c'est après avoir esquissé un portrait de Marbod, dépeint son ascension et exposé son effort d'organisation de son pays (II, 108 et 109, 1-2) que l'historien en arrive aux données militaires. Il indique d'abord les forces de Marbod sur le pied de guerre : 70,000 fantassins et 4,000 cavaliers (II, 109, 2), et pour une fois — le fait est assez rare dans la tradition velléienne — ces chiffres ne sont pas à suspecter ; puis il analyse de façon fort pertinente la solide position stratégique occupée par le prince Marcoman (II, 109, 3-4). Ce dernier tient, en effet, une position centrale, ayant la Germanie à sa gauche et de front, la Pannonie à sa droite, le Norique sur ses arrières : notons que cette position est géographiquement située du point de vue romain et orientée par rapport à l'état-major impérial, par rapport au cœur de l'empire, c'est-à-dire Rome. Les frontières de l'État bohémien ne sont pas communes avec l'Italie, mais la ligne de crête des Alpes, limite naturelle de la péninsule, et de laquelle on peut fondre sur la plaine du Pô, n'est pas éloignée de son territoire de plus de 200,000 pas[1]. Contre la véritable forteresse naturelle que

1. Approximativement 300 kilomètres : il y a effectivement dans les 275 km. du col du Brenner au point le plus rapproché de l'actuelle frontière tchécoslovaque, dans la région de Budéjovice.

figure le Quadrilatère bohémien[1], le plan de Tibère prévoit une manœuvre en tenaille : Sentius Saturninus devra, partant de Germanie[2], traverser le pays des Chattes (en Thuringe, région des sources du Weser), puis la forêt Hercynienne en usant de la pratique de la « terre brûlée » qui le mettra à couvert d'une surprise en ces contrées boisées, pour parvenir en Bohême par la trouée d'Eger (actuellement Cheb) et descendre vers le sud. Tibère part du sud, aux confins du Noricum et de l'Illyricum, et fixe sa base d'opérations à Carnuntum, place fortifiée de Pannonie (sur la rive droite du Danube, dans les parages de l'actuelle Bratislava) ; il emmène comme troupes les légions d'Illyrie. Ce plan avait reçu un commencement d'exécution, et les deux généraux romains ne se trouvaient plus chacun qu'à environ cinq jours de marche des ennemis[3], lorsque les mouvements furent stoppés par la terrible révolte pannonienne surgie sur les arrières dégarnis de Tibère[4].

Lacunes de la présentation. — Tout ceci nous est exposé par l'historien avec une précision technique bien digne du militaire de carrière que fut Velleius Paterculus. Certes, on pourra relever des lacunes dans son information, dont l'une au moins est fort surprenante : il ne mentionne pas le nombre des légions prévues par Tibère pour son expédition ; ce nombre, assez considérable pourtant et qui témoigne de l'intérêt accordé par Rome à cette guerre, s'élevait à douze, comme nous l'apprend Tacite[5]. — D'autre part, tout en faisant succéder, comme la chronologie l'imposait, la narration du soulèvement de Pannonie aux chapitres sur Marbod, Velleius n'envisage aucune relation de cause à effet entre les deux

1. II, 108, 1 : « incinctos Hercyniae silvae campos » ; cf. Tacite, *Annales*, II, 45 : « Hercyniae latebris defensum. »

2. Soit à partir de la grande base d'opérations romaine en Germanie d'Aliso, aux sources de la Lippe, en remontant la vallée du Weser, soit en suivant à partir du Rhin le cours du Main et en empruntant l'itinéraire suivi par les Marcomans eux-mêmes dans leurs migrations.

3. Marbod, devant l'imminence du péril, a dû concentrer ses forces autour de sa « regia », d'abord appelée Boiohemum, puis en son honneur Marobudon, et qui semble devoir être recherchée dans les environs de Strakonice, à mi-chemin entre Plzen et Budéjovice ; si l'on admet qu'il s'agit de « justa itinera » de 25 km. en moyenne, Sentius Saturninus avait déjà accompli le plus pénible de sa tâche et se trouvait parvenu vers Karlovy-Vary (Carlsbad), cependant que Tibère, suivant la vallée de la Morava, puis de la Thaya, avait dû atteindre approximativement Waidhofen en Autriche, à l'est-sud-est de Budéjovice.

4. Cf. Velleius Paterculus, II, 110, 1-2.

5. *Annales*, II, 46. — Marbod, en contestation avec Arminius, allègue son glorieux passé : « ... se, duodecim legionibus petitum, duce Tiberio, illibatam... gloriam servavisse » ; il faut naturellement comprendre que ces douze légions sont réparties entre Tibère et Sentius Saturninus.

événements. Cette hypothèse (sans prétendre être exhaustive) nous paraît cependant d'une simplicité évidente : Marbod était un diplomate suffisamment avisé, au témoignage de Velleius lui-même (II, 109, 1-2), pour avoir conclu un pacte secret d'assistance mutuelle avec les chefs pannoniens Pinnetès et Baton et avoir songé, pour se dégager lui-même de l'emprise menaçante des Romains, à leur susciter en temps opportun ces nouveaux adversaires et cette révolte dont la gravité nous est attestée justement par Velleius Paterculus[1]. — Enfin, l'historien ne semble pas avoir aperçu non plus ce qui fut sans doute, à notre sens, l'une des raisons majeures de la guerre : c'est que l'extension du royaume bohémien vers le Sud, en direction du Danube, et vers l'Est, en direction de la Morava, menaçait directement la grande route commerciale de l'ambre qui joignait l'Adriatique à la Baltique[2]. Velleius nous parle bien d'une pénétration commerciale en II, 110, 6, mais il s'agit de la Pannonie dont le territoire est soumis à Rome. Quant à la Bohême, l'hypothèse que nous avançons est nettement confirmée par Tacite (*Annales*, II, 62) : lorsque Drusus, envoyé par Tibère, suscite en 18 p. C. contre Marbod un rival, ce dernier, le Goth Catualda, s'empare de la capitale ; qu'y trouve-t-il? « Nostris e provinciis lixae ac negotiatores reperti quod *jus commerci* dein cupido augendi pecuniam, postremum oblivio patriae suis quemque ab sedibus hostilem in agrum transtulerat. » Il s'agit à la fois d'accords commerciaux et d'implantation économique et politique d'une véritable « cinquième colonne », par infiltration lente, probablement soutenue en sous-main par le gouvernement : tout nous incite à croire qu'il en avait été de même douze ans auparavant.

Qualités de la présentation. — Ces lacunes regrettables sont compensées par d'évidentes qualités de présentation. On ne peut qu'être frappé par la clarté et l'ordonnance de ces indications, par leur caractère éminemment technique : en premier, évaluation des forces ennemies, puis analyse de leur position stratégique ; enfin, plan d'attaque mentionnant les généraux, les troupes prévues (en ce qui concerne leur stationnement d'origine), les bases

1. II, 110, 3 et 6 ; 111, 1.
2. Cf. l'itinéraire tel que le jalonne J. Perret dans sa récente édition de la *Germanie de Tacite*, Introduction, p. 15.

de départ, l'itinéraire des deux colonnes convergentes et l'objectif de la manœuvre. L'ensemble de l'exposé est si cohérent, si clair et, somme toute, si complet que l'on est tenté d'y voir comme un rapport *préliminaire* aux opérations (cf. II, 109, 5 : « ... *hanc* regionem, *proximo anno*... Caesar aggredi statuit » : l'expédition a été préparée à la fin de la campagne d'été par les bureaux de l'état-major de Tibère pour l'année suivante). Il semble à simple lecture qu'on ait affaire à un de ces innombrables plans bleu ou vert, X ou Y, que les états-majors de toutes les armées du monde ont de tout temps amoncelés dans leurs archives. Le texte de Velleius Paterculus est d'une telle netteté qu'il n'y manque qu'un croquis en appendice[1], et, sans aller jusqu'à supposer que l'historien, dont le père avait servi en Germanie, qui lui-même y accomplit une partie de sa carrière et devait bien connaître ces régions, ait été consulté et appelé à la préparation ou la rédaction de ce plan de campagne[2], tout autorise néanmoins à croire que Velleius Paterculus, officier d'un rang très honorable, appartenant à l'état-major même de Tibère, ait pu *avoir connaissance directe* des plans de « l'opération Marbod », et que nous en avons en ce passage une transcription assez fidèle d'après les pièces officielles.

Essayons de légitimer cette hypothèse et d'asseoir nos présomptions sur des indices probants.

II. — Interprétation

A) *Apport personnel de Velleius Paterculus.*

Une première interprétation du texte velléien consisterait à y voir un apport original de l'écrivain. Certes, Velleius, contemporain des événements et technicien averti, a pu étudier les « communiqués » officiels (si tant est qu'il y en ait eu) et en tirer tout seul les considérations que nous rencontrons sous sa plume. Encore faut-il noter qu'il ne saurait s'agir de véritable compte-rendu des opérations, puisque celles-ci, à peine entamées, sont interrompues

1. A. Dain, commentant la communication ci-dessus mentionnée de M. Rambaud, rappelait que de tels commentaires figuratifs avaient peut-être fait défaut jusqu'au vi[e] siècle de notre ère ; cf. *R. É. L.*, XXVII, p. 42.

2. Son silence sur ce point serait bien étrange, car il n'est pas coutumier du fait et rappelle au même endroit, II, 111, 3, la mission qui lui fut confiée par Auguste, à la fin de 6 p. C., de conduire des renforts à Tibère contre les Pannoniens ; d'ailleurs, il eût sans doute en pareil cas été appelé à participer activement à la direction des opérations.

par le soulèvement dalmato-pannonien. Ce sont donc plutôt, en toute logique, des renseignements connus de l'auteur antérieurement au début même de la manœuvre, s'il a rédigé ces notes au moment des événements, ou des renseignements d'origine officielle et puisés à bonne source, vu leur précision technique, c'est-à-dire dans les archives militaires, s'il n'a rédigé ces chapitres que longtemps plus tard.

Date de rédaction. — Est-il possible de déterminer la date de rédaction de l'*Histoire* velléienne en général, ou de l'excursus sur Marbod en particulier? La question est d'importance et nous en retrouverons l'incidence dans la suite. En vérité, la réponse ne saurait faire de doute et ne peut être que négative. En effet, l'événement le plus tardif que mentionne l'ouvrage est la mort de Livie survenue en 29, et l'*Abrégé* a été dédié à M. Vinicius, consul en 30, pour son entrée en charge. Mais cela n'implique nullement, à notre sens, que le livre ait été écrit fin 29, début 30, dans le court espace de six mois séparant la désignation de Vinicius au consulat et le début de sa magistrature, et, comme nous pensons pouvoir le montrer par ailleurs, Velleius a pu fort bien s'adonner à ses travaux historiques à partir de sa retraite des cadres militaires actifs, retraite qui se situe vers 14/15 p. C. C'est dans ces limites (de 15 à 30 p. C.) que l'œuvre a été élaborée, par une lente maturation (en effet, l'ouvrage ne donne aucunement l'impression d'un travail hâtif et improvisé, en dépit des déclarations de son auteur même), et l'on comprend qu'il soit impossible d'assigner une date précise de rédaction à tel ou tel fragment de l'ensemble. Toujours est-il que les chapitres sur Marbod ne peuvent être antérieurs à 14/15 p. C., et que cette date constitue un précieux terminus chronologique pour le problème qui nous occupe : car elle nous amène à conclure — et c'est un intéressant point d'acquis — que la date de rédaction du passage en cause n'est assurément pas contemporaine des événements qui y sont rapportés.

Mais cela ne signifie point pour autant que Velleius Paterculus ait ignoré ces faits à l'époque où ils se sont produits : ce serait même plus que surprenant.

Velleius a pu connaître directement les faits. — La digression sur Marbod suit dans l'*Abrégé* velléien le récit des campagnes menées par Tibère en Germanie en 4/5 p. C. (II, 104, 2, à 107) : Velleius

sert alors sous les ordres de Tibère et participe à cette expédition qui conduisit les aigles romaines jusqu'à l'Elbe (II, 104, 3). — Elle précède, d'autre part, la narration du soulèvement pannonien et de sa répression (II, 109, 3, à 114) de 6 à 9 p. C. : Velleius ne manque pas de rappeler qu'il eut alors l'occasion d'accomplir une mission glorieuse, « speciosi ministerii locum », en conduisant des renforts à Tibère (II, 111, 3), et qu'il demeura auprès de Tibère à titre de « legatus » (II, 111, 4). — Que s'est-il passé, quelle a été la suite des événements entre ces deux guerres? Tibère a achevé en 5 sa brillante expédition de Germanie ; il ramène les légions à leurs quartiers d'hiver et rentre à Rome : c'est évidemment au cours de l'hiver 5/6 (II, 109, 5) qu'est élaboré contre Marbod et les Marcomans le plan de campagne qui reçoit un commencement d'exécution dans l'été de 6 (II, 110, 1-2). L'été est suffisamment avancé et la campagne risque d'être assez dure pour que Tibère ait déjà fait préparer ses « hiberna » sur le Danube pour l'hiver 6/7 (II, 110, 1) ; le soulèvement pannonien éclate à ce moment, donc en automne ou vers la fin de l'année 6 p. C.

La question est de savoir ce qu'a fait Velleius Paterculus dans cet intervalle de temps, de la fin de 5 à la fin de 6. La réponse nous est fournie par lui-même. A la fin de 5, il a achevé son temps de service légal dans la cavalerie (II, 111, 3 : « finita equestri militia ») et il entame une carrière administrative : il est questeur désigné, élevé aux rangs de sénateur et de tribun de la plèbe désigné, sans en avoir les titres. C'est alors qu'il conduit des renforts au fils adoptif d'Auguste : il a dû ensuite revenir à Rome au début de décembre 6 (les questeurs entraient normalement en fonction le 5 décembre) pour prendre sa charge parmi les douze « quaestores pro praetore » ; mais, nous dit-il, il renonça au gouvernement d'une province, sans doute dans le désir de ne pas s'éloigner trop de Tibère, et il rejoint cette même année son général comme légat. Le passage nous paraît confus et d'interprétation discutable : nous comprenons qu'il n'a pas exercé sa magistrature pendant toute la durée légale de la questure et que, par un tour de passe-passe, il n'est demeuré présent à Rome que pour en prendre fictivement le titre sans en assumer réellement les obligations. En tout cas, il commande des quartiers d'hiver au cours de l'hiver 7/8.

Il n'a donc certainement pas participé aux débuts de campagne contre Marbod. Toutefois, la vraisemblance psychologique veut

que Velleius, momentanément absent de l'armée, mais dont toute l'existence est inséparable des guerres augustéennes, se soit, même de loin, tenu au courant et qu'il ait pris intérêt à cette expédition qu'il ne faisait pas, mais que conduisait Tibère, son général de toujours. Il exista entre Tibère et lui une telle intimité[1], Velleius a accompagné si continûment le futur empereur au cours de ses campagnes qu'il est impossible de croire que ce militaire de carrière, cet officier supérieur, ait ignoré, au moment même, le plan de campagne prévu contre les Marcomans. Si donc il n'a pas participé aux opérations si tôt interrompues, s'il n'est pas non plus légitime de penser qu'il ait conçu lui-même le plan de manœuvre (cf. *supra*, p. 270), encore reste-t-il qu'il a pu être initié aux intentions stratégiques de Tibère et en avoir une connaissance directe. Quand et comment? Sans aucun doute lorsqu'il vint lui amener des renforts au début du soulèvement pannonien, à la faveur de quelque entretien où les deux hommes, vieux compagnons d'armes, auront évoqué le passé et le futur immédiats des opérations militaires.

Il y a là, certes, une simple probabilité, mais si importante que nous ne saurions la négliger : Velleius Paterculus a pu rédiger les chapitres que nous examinons d'après ses seuls souvenirs personnels. Cette explication n'est cependant pas entièrement satisfaisante, car elle cadre mal avec la précision des détails fournis dans un passage dont la rédaction, en tout état de cause, n'a pu se placer au plus tôt que neuf ans après les faits qui y sont racontés. Par ailleurs, elle n'exclurait pas la consultation ultérieure de sources officielles ou autres par Velleius, désireux de rafraîchir sa mémoire : il nous faut donc à présent étudier avec attention une seconde hypothèse, celle d'un emprunt.

B) *Emprunt à une source.*

Formules de « ligature ». — Un premier point mérite examen : existe-t-il dans le texte des critères internes et, pour reprendre l'heureuse expression de M. Rambaud, des « formules de ligature » qui permettent de déceler l'emprunt? En apparence, oui. A II, 108, 2, on notera la phrase : « Nulla festinatio hujus viri (scil. Marobodui) mentionem transgredi debet », qui annonce l'excursus

1. Que révèlent tant de passages de l'*Historia Romana* jusque dans les chapitres avoisinant l'excursus sur Marbod : II, 104, 3-4 ; 106, 1 ; 107 ; 111, 3-4 ; 114, 1-3.

et pourrait signaler une insertion. A la fin du même chapitre 108, les mots : « ... occupatis *igitur, quos praediximus,* locis... » renvoient à 108, 1, c'est-à-dire aux indications topographiques concernant le royaume de Marbod, et constituent bien une « ligature interne ». Enfin, à II, 109, 5, dans « hunc virum et hanc regionem », le démonstratif répété a une forte valeur conclusive (« voilà l'homme, voilà le pays que... ») et peut paraître une « ligature après insertion » : mais, si l'on examine les choses plus à fond, on voit qu'il n'en est rien, car ces mots se trouvent placés entre l'analyse de la position stratégique de Marbod et l'analyse du plan de campagne de Tibère, c'est-à-dire deux éléments unis par une étroite liaison logique et qu'il est inconcevable de disjoindre. A nous fier à ce critère, il faudrait conclure que les deux alinéas dérivent de deux sources différentes, ce qui semble plus qu'hasardeux, ou de deux passages différents de la même source, ce qui ne paraît non plus guère légitime : car les deux paragraphes ne valent que l'un par rapport à l'autre. — La première formule n'est pas davantage démonstrative : la « festinatio » qu'allègue Velleius Paterculus n'est pas la hâte avec laquelle il rédige, pressé par le temps, son Histoire, mais la compression du récit commandée par les lois du genre de l'abrégé. Sa phrase constitue donc une précaution oratoire et une excuse en faveur d'un développement qui pourrait paraître disproportionné à l'économie d'ensemble de l'ouvrage. Mais nous devons souligner que c'est là un genre d'excuse très fréquent sous sa plume, spécialement lorsqu'il va parler de quelque personnalité marquante[1].

Les formules de ligature sont donc en ces deux chapitres peu probantes, car peu nombreuses et peu nettes, et ce genre d'expressions est fait banal chez Velleius Paterculus, sans doute commandé par les traditions mêmes du genre qu'il a choisi de traiter, peut-être aussi par le caractère de l'écrivain et la formation intellectuelle qu'il a reçue, et vraisemblablement encore par la méthode de composition sur fiches (« excerpta ») qui dut être la sienne, vu son impréparation aux tâches littéraires. On ne saurait par conséquent valablement tirer de cet examen des conclusions bien décisives pour le passage qui nous intéresse.

1. L'intérêt qu'il porte aux individualités hors série a pu faire comparer son œuvre par certains commentateurs à « une galerie de portraits » ; cf. II, 18, 1, sur Mithridate ; 29, 2, sur Pompée, et surtout 41, 1, sur César.

Absence de conclusion. — Un autre indice pourrait être intéressant : c'est que l'excursus sur Marbod n'a, somme toute, pas de conclusion. L'historien se borne à indiquer que la révolte pannonienne stoppa les opérations en cours, mais sans préciser aucunement, au moment voulu (II, 110, 3), que la paix fut conclue avec le prince Marcoman. D'autre part, après avoir consacré à ce redoutable adversaire une digression si importante qu'il lui a paru nécessaire de s'en excuser vis-à-vis du lecteur, il néglige totalement la suite de l'histoire de Marbod et passe sous silence ses relations ultérieures avec Rome et ses démêlés avec ses rivaux : difficultés pourtant sans aucun doute suscitées par le gouvernement romain, et dont l'écrivain aurait pu tirer parti pour louer, sans risque de flatterie, le flair politique et l'habile diplomatie de Tibère[1]. Il indique seulement que, en 9 p. C., la tête de l'infortuné Varus[2] fut envoyée à Marbod par Arminius : avertissement à l'égard d'un allié de Rome, d'un traître à la cause germaine et invitation à se joindre aux Chérusques, aux libérateurs triomphants ; Marbod l'envoya à Auguste (Velleius Paterculus, II, 119, 5). Enfin, en II, 129, 3, notre auteur rappelle de manière plus que succincte et vague la chute du prince Marcoman : mais ceci se passe en 17/18 et il y a une douzaine d'années entre ces événements et ceux que relatent les chapitres 108-109. Il est très notable de voir qu'en ce dernier passage la narration velléienne s'arrête, sans doute avec son informateur, à l'explosion de la révolte de Pannonie, au moment où Tibère et Sentius Saturninus ne sont plus qu'à cinq journées de marche de l'ennemi Marcoman : après quoi, silence complet sur l'issue de ces opérations et les conséquences proches ou lointaines de l'interruption de cette campagne. Nul doute que la source de Velleius Paterculus, s'il a suivi un modèle, se soit signalée, elle aussi, par ce défaut de conclusion.

Si nous admettons donc qu'il puisse y avoir emprunt, à quelles sources aurait pu puiser Velleius Paterculus?

Emprunt à une source historique. — On peut songer d'abord à un modèle historique, obligatoirement contemporain de Velleius,

1. Cf. Tacite, *Annales*, II, 26 ; Tibère, rappelant Germanicus à Rome, allègue son propre exemple et souligne que c'est par la diplomatie plus que par la force qu'il a soumis les Germains : « sic Suevos regemque *Maroboduum* pace obstrictum ».

2. Et non le cadavre, comme l'écrit A. Momigliano dans l'article « Maroboduo » de l'*Enciclopedia Italiana*, 1934.

et qui ne saurait être Tite-Live, puisque son ouvrage s'arrêtait à la mort de Drusus, frère de Tibère, en 9 a. C. Il ne pourrait guère s'agir que des « libri belli germanici » d'Aufidius Bassus. Mais l'œuvre nous est trop peu connue pour que nous puissions envisager sérieusement cette hypothèse, et l'on ne sait même pas s'il y traitait des « guerres germaniques » ou des « campagnes de Germanicus », ce qui est fort différent, surtout pour l'objet de notre enquête[1].

Emprunt aux « Res Gestae ». — On pourrait penser en second lieu aux *Res Gestae* d'Auguste. Mais, si le Monument d'Ancyre mentionne bien (32, 1) la fuite d'un prince Marcoman à Rome auprès d'Auguste, il ne saurait s'agir de Marbod après sa chute, qui est postérieure à la mort d'Auguste, ni du séjour qu'il fit dans la capitale de l'empire pendant sa jeunesse ; car, de toute manière, le texte grec de l'inscription indique que le nom du prince fugitif en cause a une désinence en *-rus* et exclut Maroboduus[2].

Thèse de G. M. Columba. — Reste une troisième hypothèse, qui a été avancée et défendue avec beaucoup de brio par G. M. Columba dans un article (« Tiberiana : la storia di Maroboduo ») du *Bollettino di Filologia classica* (8, 1901, p. 158-161). C'est la suggestion la plus importante qui ait été présentée sur notre passage de Velleius : aussi l'exposerons-nous en détail.

Le philologue italien s'appuie sur les passages du livre II des *Annales* où Tacite, rapportant les troubles qui se sont élevés en 17 en Germanie entre Chérusques et Marcomans, en vient à mentionner le discours qu'à cette occasion prononça Tibère au Sénat en 18 pour annoncer que Marbod, chassé de son royaume par le Goth Catualda, avait cherché asile en territoire romain (II, 62-63). Le texte de ce discours subsistait à l'époque de l'historien, nous dit Tacite (II, 63), qui en fait le résumé. Ce résumé, selon Columba, correspond, et comme contenu et comme plan, avec le récit de Velleius Paterculus, et Tibère, dans son discours, souligne la part

1. Cf. E. G. Sihler, *On Velleius Paterculus*, dans *Transactions of the American Philol. Assoc.*, XXV, 1894, p. 45-49.

2. Cf. J. Gagé, 2e éd. des *Res Gestae*, Paris, Belles-Lettres, 1950, p. 141. Il serait tentant de lire « Inguiomerus », nom de l'oncle d'Arminius qui se réfugia avec ses clients auprès de Marbod en 17 p. C. ; Arminius a alors dans les trente-cinq ans et Inguiomerus est qualifié de « senex » par Tacite, *Annales*, II, 45. Mais rien n'indique qu'il se soit antérieurement réfugié auprès d'Auguste, et par ailleurs c'est un Chérusque et non un Suève.

qu'il a prise à la déconfiture de Marbod, tout comme Velleius le notera II, 129, 3. Il y a là une similitude qui ne saurait tenir au hasard. La seule explication, pour le savant italien, est d'admettre que Velleius a tiré ses informations sur Marbod du discours de Tibère, qui datait d'une douzaine d'années au moment où il a dédié son *Abrégé* à M. Vinicius, et il y voit aussi l'origine d'autres données velléiennes, comme, par exemple, II, 109, 2, les indications sur le comportement des envoyés de Marbod à Auguste ou à Tibère.

G. M. Columba tire argument du caractère frappant de « digression » que présente le passage velléien, si nettement senti et noté par l'auteur II, 108, 2 : « En l'introduisant dans son œuvre, Velleius Paterculus doit s'être laissé justement inspirer par le désir d'adapter à son travail un document qui lui paraissait à plus d'un titre d'un grand intérêt » (p. 160), et ce n'est certes pas nous qui le contredirons sur ce point. Par ailleurs, Strabon (VII, 1, c. 290), qui, le premier avec Velleius, cite la Bohême et se la figure entourée d'un côté par la forêt Hercynienne (VII, 1, c. 292 ; cf. Velleius, II, 108, 1) et qui énumère les diverses tribus germaniques soumises par Marbod[1], a rédigé son texte *après* la chute de Marbod et alors que le discours de Tibère, sans doute répandu dès après sa lecture aux sénateurs et publié par les « acta diurna », était connu ; Strabon, qui ne parle point des campagnes germaniques et pannoniennes de Tibère, ne fait une exception que pour l'expédition contre Marbod, parce que justement il pouvait faire état du discours récemment publié. — Tacite, qui parle du discours comme d'un document directement connu de lui et n'a pas pu tirer son information d'une autre source, interprète les faits comme Tibère et comme Velleius Paterculus en ce qui concerne la chute du prince marcoman.

Columba conclut donc (p. 161) que « tout ce que nous savons sur Marbod jusqu'à sa chute semble dériver du discours de Tibère au Sénat en 18 p. C. » ; la chose, sûre, selon lui, pour Strabon et Velleius Paterculus, est probable pour Tacite, l'existence d'une source unique expliquant que quelques historiens, qui en dérivent, ac-

1. Cf. Tacite, *Annales*, II, 63 : « violentiam subjectarum ei gentium » ; dans des limites assez malaisées à préciser, et par des liens de vassalité probablement assez lâches, l'empire de Marbod comprend des peuplades ou confédérations de tribus jouxtant le Danube, l'Elbe et jusqu'à la Vistule.

cordent une notable importance à Marbod, tandis que d'autres (tel Suétone), l'ayant sans doute ignorée, ne font de lui à peu près aucune mention.

Discussion des arguments de Columba. — Cette thèse si séduisante appelle néanmoins d'importantes réserves.

1) Columba suppose résolu le problème de la date de rédaction de l'*Historia Romana* et accepte l'hypothèse banale de 30 p. C. Mais, comme nous l'avons noté précédemment, cette date n'est que celle de la dédicace à Vinicius, et l'œuvre a pu, en réalité, être lentement élaborée à partir de 15 p. C. On ne saurait donc affirmer absolument que les chapitres sur Marbod sont postérieurs au discours de Tibère.

2) Nous avons fait aussi remarquer ci-dessus que les « formules de ligature » et l'excuse au lecteur par laquelle débute la digression velléienne ne sont pas d'une netteté suffisante pour justifier l'hypothèse d'un emprunt, et que le fait est trop banal chez Velleius Paterculus pour que l'on en puisse tirer des conclusions assurées : ce genre d'excuse, où l'auteur fait état de la « festinatio » qui le presse, n'est, en effet, nullement spécial au cas de Marbod.

3) Columba doit reconnaître (p. 160) que « Velleius Paterculus ne s'est pas laissé guider par le désir de faire chose agréable à Tibère, car il ne le cite pas et n'a pas cherché à établir une relation étroite entre les deux chapitres sur la puissance de Marbod et le récit de sa chute un peu plus loin ». La chose est bien surprenante en soi, en effet, et l'on sait que le reproche de flatterie à l'égard de Tibère a été épargné par peu de commentateurs à notre historien ; il y a quelque inconséquence à maintenir que le discours est bien le modèle de Velleius, tout en affirmant qu'il n'a pas voulu flatter l'empereur : car désigner expressément le discours comme sa source n'eût-il pas été le meilleur moyen de faire sa cour au prince? — Quant à la disjonction que l'écrivain opère entre II, 108-109 (guerre contre Marbod), et II, 129, 3 (chute de Marbod), si elle est légitimée par la chronologie, elle reste inexplicable du point de vue des sources et de l'emprunt : qui ne voit, en effet, en se fondant sur le chapitre tacitéen (II, 63), que le discours de Tibère, dont on veut faire la source commune et de Tacite et de Velleius Paterculus, devait rappeler le passé *en connexion étroite* avec les avatars présents du chef marcoman?

4) Les arguments tirés du rapprochement avec Strabon ne paraissent guère décisifs. Selon Columba, la liste qu'il dresse des tribus germaniques soumises à Marbod (liste qui appellerait bien des commentaires et des réserves) dérive du discours de Tibère : si Velleius et Tacite en dépendent aussi, n'est-il pas étrange de les voir demeurer si vagues sur ce point? Passe encore pour l'auteur des *Annales*, qui *résume* son modèle : mais comment le comprendre pour l'auteur de l'*Abrégé*, dont nous devrions admettre, vu la précision des détails qu'il fournit par ailleurs et l'abondance peu ordinaire chez lui du récit, que, s'il s'appuie effectivement sur le discours de Tibère au Sénat, il ne le résume assurément pas, mais le cite textuellement? — Le savant italien fait remarquer le défaut chez Strabon de toutes données se référant aux campagnes germaniques de Tibère ; mais cela ne l'empêche pas de conclure, non sans une certaine inconséquence, que, « pour les Romains, la campagne entreprise en 6 p. C. et subitement interrompue ne fut probablement qu'un simple épisode des guerres germaniques » : or, n'est-ce pas celle que justement nous raconte Strabon? Tout ceci inciterait plutôt à penser ou que Strabon a eu une autre source que le discours de Tibère, ou que, si le discours est bien son guide (en même temps que celui de Tacite), il n'est pas celui de Velleius Paterculus.

Autres arguments. — D'autres indices nous semblent aller contre la thèse soutenue par le philologue transalpin.

1) On est surpris de ne pas rencontrer sous la plume de l'officier Velleius une donnée essentiellement militaire, l'indication du nombre des légions, douze, emmenées par Tibère et Sentius Saturninus contre les Marcomans. Or, ce détail, qui fait défaut dans l'*Historia Romana*, où on l'attendrait de préférence, se retrouve dans les *Annales* de Tacite : mais ce n'est pas à II, 63, lorsque l'écrivain résume le discours de Tibère, c'est à II, 46, lors du rappel des contestations entre Arminius et Marbod. Nous sommes donc autorisés à croire que cette indication ne provient pas chez Tacite du discours de l'empereur au Sénat et qu'elle n'y figurait pas ; Tacite aurait donc pu puiser à une autre source, indéterminée : pourquoi n'en pas penser autant de Velleius Paterculus?

2) Tacite, à II, 63, *cite* fragmentairement Tibère : « Disseruit non Philippum Atheniensibus, non Pyrrhum aut Antiochum po-

pulo Romano perinde metuendos fuisse. » Voilà un détail rhétorique typique, qu'il est fort étrange de ne pas retrouver non plus chez notre auteur, dont nous connaissons par ailleurs la prédilection pour les belles formules oratoires et les balancements calculés d'expressions.

3) Le manque de conclusion de l'excursus velléien ne paraît pas moins surprenant. Même en supposant chez Tibère une sorte de pudeur bien compréhensible, quoique sans rapport avec une sincère modestie, sur l'issue de la campagne, il est douteux que, dans son discours aux sénateurs, il n'ait point analysé les relations diplomatiques de Rome avec Marbod entre l'expédition manquée de 6 et la chute du prince marcoman en 17, et qu'il n'ait pas rappelé l'obligation où il se trouva, de par les circonstances, de conclure la paix et de laisser son adversaire tranquille. C'est justement ce que rappelle Tacite à II, 46 : « mox conditionibus aequis discessum », dans le même passage où il mentionne le nombre des légions : ou bien ces deux détails viennent du discours de Tibère comme les données du chapitre II, 63 (Tacite les ayant disjoints pour les besoins de son exposé), mais, comme ils n'apparaissent pas chez Velleius Paterculus, il nous est permis de supposer que ce dernier n'a pas consulté le texte du discours ; ou bien ils proviennent d'une autre source que II, 63, indéterminable, et qui pourrait être historique (notons, en effet, qu'ils figurent *dans un discours* prêté à Marbod) : est-ce Aufidius Bassus? ou Pline l'Ancien dans les « a fine Aufidi Bassi triginta unus » que cite Pline le Jeune (*Ep.* III, 5, 6)? Mais la chronologie (pour Pline) et les motifs exposés *supra* (p. 276) (pour Aufidius Bassus) s'opposent à ce que Velleius puisse dériver aussi de cette source inconnue. Si donc le modèle de Velleius n'est pas historique, et si nous éliminons le discours de Tibère, à quelle autre source officielle aurait-il pu puiser, sinon à des rapports militaires et des plans d'état-major?

4) A II, 109, 5, Velleius Paterculus indique la base de départ de Tibère : « ... a Carnunto, qui locus Norici regni proximus ab hac parte erat... ». Pour exprimer l'idée que Carnuntum est la place qui se trouve le plus près du Norique, la seule construction classique exigerait le datif « Norico regno ». Velleius Paterculus veut donc dire que Carnuntum est la place forte de Norique qui se trouve la plus proche, de ce côté-là (« ab hac parte »), du royaume de Marbod. Or, cela n'est plus exact après que la province de Pan-

nonie a été créée (en 10 p. C.) : conquise de 12 à 9 a. C., cette région doit être reconquise entre 6 et 9 p. C. ; au cours de la première guerre pannonienne, Tibère a étendu l'Illyricum jusqu'au Danube, mais il n'y a pas encore de province de Pannonie séparée (Velleius souligne bien d'ailleurs que les légions emmenées par Tibère sont celles stationnant en Illyricum et non pas en Pannonie). D'autre part, l'historien dit « Norici regni » : cette contrée, « regnum » depuis 48 a. C., a été soumise en 16/15 a. C., mais constitue un royaume protégé, une « marche » frontière, qui n'est pas encore exactement une province annexée. Le texte de Velleius, qui place Carnuntum en Norique, se réfère donc, sans doute possible, à une situation antérieure à 10 p. C. (cf. l'emploi de l'imparfait « erat »). Certes, Tibère, dans son discours au Sénat, en pouvait faire autant : mais est-ce bien vraisemblable? Si, comme l'affirme G. M. Columba, les Romains n'ont guère en son temps prêté d'attention à l'expédition avortée contre Marbod, est-il croyable que le discours impérial soit entré dans de tels détails, qu'il ait fourni d'aussi minutieuses précisions sur un passé datant déjà de douze ans, sur une expédition projetée, mais non réalisée, et qu'il se soit, en particulier, aussi rigoureusement référé à un statut administratif qui, pour ces territoires, n'était plus valable en 18 p. C.?

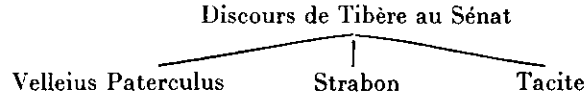
5) Le philologue italien ne nous paraît pas avoir estimé à leur juste valeur les divergences par quoi s'opposent les textes de Tacite et de Velleius Paterculus. Velleius, dès qu'il en arrive à la révolte Pannonienne, laisse complètement de côté Marbod (sauf le mince rappel de II, 129, 3, que nous avons signalé), sans même indiquer que la paix fut conclue avec lui, sans tenir compte des relations ultérieures de Marbod avec Rome[1]. — Ces divers éléments, absents de l'*Abrégé* velléien, devaient, au contraire, figurer normalement et en bonne place dans le discours de Tibère, texte de portée politique beaucoup plus que de caractère technique et militaire. Ou Velleius Paterculus a lu ce discours et a négligé sciemment de telles données sans qu'on en voie bien la raison, ou il n'a pas utilisé ce discours, mais une source qui ne tenait guère compte des éléments diplomatiques de la question

1. La matière était pourtant riche et pouvait être révélatrice ; l'occasion était belle de louer la diplomatie tibérienne : n'est-ce pas, en effet, très probablement l'action du gouvernement impérial qui a rejeté l'ennemi chérusque contre Marbod, comme antérieurement c'était le prince marcoman qui avait suscité contre Rome le danger pannonien?

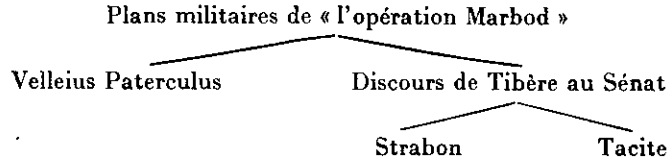
marcomanne, mais grand compte des éléments stratégiques. Et ceci est infiniment plus vraisemblable, car, comme nous l'avons souligné dans notre analyse initiale, les données que fournit le texte velléien sont *à peu près exclusivement militaires*, remarque d'importance que néglige à tort G. M. Columba. Tibère, en son discours, devait plutôt passer sur ces détails techniques assez inutiles à son propos et, somme toute, peu glorieux pour lui, et résumer à très larges traits le passé, insistant surtout vis-à-vis des sénateurs incompétents, profanes ou inintéressés (cf. la conclusion de l'article de Columba) sur l'affaiblissement de la puissance marcomanne et sur les démêlés de Marbod avec Arminius, puis avec Catualda.

Conclusions. — En définitive, que pouvons-nous conserver de la thèse du savant transalpin? Tacite nous apprend seulement, dans les passages allégués des *Annales*, qu'un discours de Tibère sur Marbod existait de son temps, qu'il a pu lire et utiliser, et dont la teneur générale, telle qu'il la résume, se rapproche des renseignements présentés par Velleius Paterculus. — Mais il y a aussi entre les deux écrivains des différences importantes : Velleius Paterculus, qui est beaucoup plus abondant sur les éléments proprement militaires de la question, ne fournit pourtant pas telles données précises que rapportent et Strabon et Tacite, lesquels se seraient également appuyés sur le texte du discours et dont le second se borne cependant, de son propre aveu, à le résumer. On ne voit donc aucune raison décisive de penser que ces trois auteurs se fondent sur une seule et même source.

Par ailleurs, il n'y a nulle invraisemblance à supposer que Tibère, une bonne douzaine d'années après les événements, se soit appuyé, pour la composition de son discours, sur des documents antérieurs d'origine militaire au lieu de se fonder sur ses seuls souvenirs, documents d'archives que Velleius Paterculus, qui, au reste, a été contemporain des faits et qui a pu entamer la rédaction de son œuvre avant 18 p. C., aurait pu connaître directement. Au lieu donc du stemma de transmission que suppose la thèse de G. M. Columba :



nous proposerions volontiers le suivant :



N'omettons pas, en outre, de signaler que les chapitres 108-109 du livre II de l'*Abrégé* velléien ne sont pas les seuls à venir à l'appui de notre position : on trouve des indications analogues en d'autres passages. C'est une matière qui passionne visiblement Velleius, ce qui est fort naturel, s'agissant d'un ex-militaire de carrière, et sur laquelle il paraît toujours très précisément documenté. En II, 95, 2, il expose semblablement la campagne rhétique de Drusus et Tibère, quoique ses indications demeurent ici dans l'ensemble notablement plus vagues. En II, 105-106, surtout, il relate avec beaucoup de netteté la campagne de Tibère en Germanie : les manœuvres terrestres sont combinées entre le prince et, à nouveau, Sentius Saturninus, qui procède sans doute aux opérations de « nettoyage » ; le fils adoptif d'Auguste franchit le Weser après avoir soumis les populations remuantes du Teutoburger Wald entre Ems et Weser, soumet les Langobards et s'avance jusqu'à l'Elbe, cependant qu'une flotte romaine, ayant longé les côtes de Frise, pénètre dans l'embouchure du fleuve et en remonte le cours : encore un exemple de ces manœuvres combinées que semble avoir affectionnées Tibère[1]. L'exposé velléien est, ici encore, très clair, cohérent et assez complet : la source, si source il y a, en serait, comme nous pensons le montrer par ailleurs, les *Res Gestae* d'Auguste. Mais n'oublions pas qu'il s'agit là d'une campagne à laquelle notre auteur a participé en personne, et, s'il en présente la vision synthétique qu'un humble légionnaire n'en possédait peut-être pas, il n'est cependant pas indispensable de supposer qu'il ait pris connaissance de documents officiels particuliers pour rédiger ces chapitres-là de son *Histoire romaine*.

Au contraire, pour le plan de la campagne prévue contre les Marcomans, s'il n'y a pas lieu d'admettre un apport personnel de

1. Il y a là indubitablement une « école tibérienne » de stratégie, à laquelle se rattachent tous les officiers supérieurs de l'entourage du prince : Drusus, Sentius Saturninus ; pourquoi n'y pas adjoindre Velleius Paterculus?

notre écrivain (et cela semblerait difficile, puisqu'il n'a pas effectivement pris part à cette expédition), s'il faut, par conséquent, y voir un emprunt — étant donné qu'il ne saurait cette fois-ci s'agir des *Res Gestae*, que la seule source historique plausible (Aufidius Bassus) demeure pour nous incontrôlable, et qu'il ne nous paraît point légitime, comme nous avons essayé de le montrer, de faire dériver, avec G. M. Columba, la digression velléienne du discours de Tibère au Sénat — nous ne voyons pas comment Velleius Paterculus aurait pu nous exposer aussi précisément et d'un point de vue aussi exclusivement technique les plans d'une expédition qui, en définitive, n'eut pas lieu, sans recourir à une documentation administrative puisée dans les archives impériales[1].

Claude JODRY.

Juin 1951.

XII

VUE D'ENSEMBLE SUR LA LITTÉRATURE PÉLAGIENNE[2]

PAR G. DE PLINVAL

Professeur à l'Université de Fribourg (Suisse)

SOMMAIRE. — *État des connaissances au début du XX^e siècle. — Période d'investigation méthodique (œuvre de A. Souter). — Constitution du Corpus pélagien et méthode d'attribution. — Programme de recherches.*

Au moment où l'on pouvait croire que le *fond* de la patristique était définitivement constitué et qu'il ne s'enrichirait plus guère que d'acquisitions accessoires, la recherche scientifique de notre temps a, sur certains points, renouvelé ou considérablement étendu

1. Auxquelles lui auraient peut-être donné accès ses fonctions en quelque emploi sédentaire, à partir de sa retraite des cadres actifs.

2. La notice que nous publions avait été rédigée en vue du Congrès patristique d'Oxford (septembre 1951). Elle complète sur un point généralement peu connu le rapport paru dans le *Mémorial des Études latines*, 1943 : « Vingt années d'histoire de la littérature chrétienne » (p. 240-255), par P. Courcelle, et comble une lacune fâcheuse de : *Lateinische Literatur und Sprache in der Forschung seit 1939*, de K. Büchner et Hofmann, Berne, 1951.